

# 1956, le jour où Cziffra...

Auteur : Jean DHERBEY

4<sup>e</sup> Roman

Collection : Mémoires

## Contact presse :

Corinne Niederhoffer  
233 rue de Rome, 84100 Orange

Tél : 04 90 70 78 78

Courriel : [elansud@orange.fr](mailto:elansud@orange.fr)

DILICOM — gencod : 301 243 208 00 14

<http://www.elansud.fr/dherbey>

## Jean DHERBEY :



Enseignant, grand sportif, Jean Dherbey a sillonné l'Europe et le Maghreb.

Le hasard des voyages lui a fait découvrir l'intimité d'une famille ukrainienne.

Il vit aujourd'hui dans les Alpes. La hauteur des sommets lui donne un regard sur ces

rencontres qu'il nous livre à l'écrit.

Il répond aux invitations dans la mesure de ses disponibilités : Salons du livre, médiathèques, cafés littéraires...

## Du même auteur chez le même éditeur

*Vents d'en haut*, 2017, Hors collections

*Le Chemin de Maïdan*, 2016, collection Mémoire

*Pravda de Babouchka*, 2014, collection Mémoire

Bibliographie et premier chapitre du roman pages suivantes

éditions  
**Elan Sud**  
Littérature générale - [elansud.com](http://elansud.com)



Parution : avril 2019

Format : 12,5 X 21 cm

Roman, 272 pages - Prix : 19 €

ISBN : 9782911137648

Octobre 1956, György Cziffra laisse s'envoler les dernières notes du concerto de Bartók. Dans un même élan, la révolution hongroise émerge, vite écrasée par les troupes du pacte de Varsovie. Josef Kathaly, 12 ans, y laissera sa prime jeunesse. Devenu orphelin, il subira le formatage infligé aux enfants de révolutionnaires dans les internats disciplinaires. La musique restera pour lui une salutaire échappatoire, et l'amitié un soutien à ses blessures.

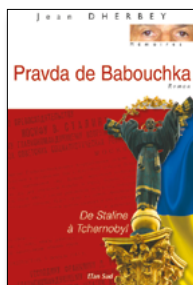
Du rideau de fer à la chute du mur de Berlin, c'est une fresque romancée d'une période contrastée de l'histoire que nous présente Jean Dherbey.

Après deux romans sur l'Ukraine et un passage dans les Alpes, il nous ramène en Hongrie pour une nouvelle saga humaine sur fond de relations difficiles entre l'URSS et ses pays satellites.

**Mots clés :** Budapest, Hongrie, Cziffra, révolution, bolchévisme, chute du mur de Berlin, résistance, amitié.

## Jean DHERBEY

---



### Pravda de Babouchka ■

#### *De Staline à Tchernobyl.*

Saga d'une famille ukrainienne depuis les purges de Staline des années 1930, jusqu'à Tchernobyl en 1986. Un éclairage sur l'âme ukrainienne.

EAN: 9782911137372 - 400 pages - 22 €



### Le Chemin de Maïdan ■

#### *Devant qui s'incliner?* En 2013, Antoine

arrive de France pour s'immerger en Ukraine. Il découvre le fonctionnement d'un pays soumis où règne la loi du plus fort et de la corruption, jusqu'au Maïdan...

EAN: 9782911137457 – 372 pages – 21 €



### Vents d'en haut ■

Une histoire de famille tenue longtemps secrète nous entraîne des dunes d'Algérie aux sommets des Alpes. Hommage au grand-père de l'auteur, guide de haute montagne.

EAN: 9782911137518 – 264 pages – 17 €

Ce soir-là, mes parents étaient heureux, un instantané de bonheur dans une vie morose.

Nous quittions le théâtre Erkel de Budapest où György Cziffra venait d'exprimer toute sa virtuosité en interprétant Le Concerto pour piano no 2 de Bartók.

Kati, ma mère, d'ordinaire très réservée, ne tarissait pas d'éloges sur sa prestation. Zoltan, mon père, dont le côté universitaire m'agaçait parfois, répétait que la musique était l'un des moyens inventés par l'homme pour parler à la bête qui sommeillait en lui. Il abhorrait les airs militaires, qui, disait-il, attisaient les haines.

En cette soirée magique du 22 octobre 1956, Cziffra, si j'en jugeais par l'exaltation qui m'entourait, avait donné à son interprétation de Bartók la vivacité nécessaire pour déchaîner les passions. L'artiste sortait de trois ans d'emprisonnement et, contre toute attente, avait accepté de se produire à l'occasion de l'anniversaire de la révolution bolchevique. Les autorités y trouvaient les prémices d'une future reddition. Grave erreur ! Le virtuose déploya tellement d'enthousiasme et de liberté dans son expression de l'œuvre que les spectateurs, connaisseurs avertis, ne s'y trompèrent pas. Ils comprirent qu'il ne renoncerait jamais à ses dissidences.

Quelque chose d'infime et pourtant manifeste naquit dès la fin de la représentation. Une brume nimbait la foule la transformant en une multitude d'objets fantomatiques, qui évoluaient avec une mouvante et surréaliste légèreté.

J'entendis les éléments les plus déterminés entonner notre hymne national. Bientôt, nous les imitions tous, cédant à un mystérieux appel et, du haut de mes douze ans, j'assistais à des scènes invraisemblables.

Mes parents, habituellement si calmes, si disciplinés, participaient, dans les rues et boulevards avoisinants, à l'arrachage de tout ce qui ne portait pas les couleurs hongroises. Toutes les belles affiches vantant l'Union soviétique y passaient. Le visage débonnaire de Khrouchtchev se trouva affligé d'une petite moustache rappelant, paraît-il, de bien mauvais souvenirs. Le drapeau rouge, orné de la faucille et du marteau, fut descendu et piétiné par les plus excités. Ces jeux de grands m'étonnaient, mais je traversais ce court intermède sans fardeau, en goûtant avec délices l'insouciance de l'enfance. Je n'avais pas encore entendu parler de la peur ressentie jour après jour, distillée à la population tout entière. Celle que l'on apprend aux gens en les habituant à vivre avec la présence discrète de personnages investis d'une autorité dont on sait qu'ils peuvent s'immiscer dans la vie privée à tout moment et en tous lieux.

Nous remontions la rue Bezerédi afin de regagner notre domicile. Les oreilles pleines de musique et de cris, je courais sur le trottoir comme un chien trop longtemps tenu en laisse qui bénéficiait, enfin, d'un espace sans contrainte. Jusque-là, j'avais vécu comme un arbre plein de sève, nourri de culture et de musique, droit et fier, entouré de multiples rameaux couverts de feuilles. Généreuse, l'histoire me consentait un de ses derniers cadeaux, celui de ne pas encore tout comprendre. Pourtant, j'accédais doucement au monde des adultes. Ce que j'y découvrais m'excitait et m'inquiétait tout à la fois.

Pour fêter mes douze ans et mes progrès dans l'apprentissage de la flûte traversière, mes parents avaient décidé de m'emmener au concert pour assister à la prestation de ce grand pianiste. Ils me racontèrent que trois années de travaux forcés pour anticommunisme avaient failli lui faire perdre l'usage de ses doigts, malmenés par le transport de pierres dans une carrière.

Je ne comprenais pas trop ce que communisme signifiait, mais si je me référais à la façon de prononcer ce mot dans mon entourage, il devait cacher comme un subtil sortilège, mystérieusement enveloppé de puissance et de cruauté. On pouvait donc être sévèrement puni si l'on ne respectait pas Sa loi.

De retour à la maison, nous nous apprêtions à déguster le superbe gâteau confectionné par maman. Malgré les nombreux efforts qu'ils faisaient pour masquer leurs préoccupations, je trouvais mes parents anormalement soucieux une fois passée l'étrange euphorie du retour. Certes, ils avaient sacrifié aux réjouissances familiales, mais leur enthousiasme me semblait de façade, un peu émoussé, et cela m'affectait grandement. Mon père et ma mère, si aimants d'ordinaire, avaient la tête ailleurs, mobilisés par des choses plus importantes que mon anniversaire, ce

qui n'avait pas laissé de me surprendre et même de m'attrister : il existait donc dans ce monde quelque objet justifiant que l'on me néglige !

Leurs activités professionnelles, le premier était professeur à l'université et la seconde infirmière à l'hôpital voisin, n'étaient pas en cause. Décidément, cela clochait quelque part. Serait-ce en rapport avec cette folle soirée ? Un frisson me secoua longuement et je sentis une haleine glacée me frôler, indépendante de l'hiver qui s'annonçait.

« Les étudiants ont l'intention de manifester demain pour soutenir les ouvriers polonais, j'irai avec mes élèves, mais je crains que cela ne dégénère. »

Ma mère roulait des yeux, faisait des signes, qu'elle pensait discrets, à l'attention de mon père pour qu'il ne parle pas en ma présence.

« Il a douze ans aujourd'hui et a acquis le droit de savoir que le monde qui l'entoure ne se résume pas aux jeux et à l'apprentissage de la musique. »

Doucement, ma mère se leva, me prit par la main après m'avoir tendrement caressé la joue.

« Il est temps, Josef, tu es fatigué, il faut dormir maintenant. »

Dans mon lit, malgré ma lassitude et mon incompréhension, une appréhension me traversait. Pour tenter de me distraire, je m'approchai de la fenêtre dans l'espoir que le murmure de la ville m'aide à percer tous ces mystères. J'avais beau scruter l'extérieur, le communisme ne se promenait pas dans les rues et le crachin ajoutait une note de tristesse à mes interrogations. Je ne percevais que le radotage du vent.

Après l'agitation des heures précédentes, tout me parut froid, désolé, presque hostile. Budapest, d'abord animée, presque enjouée, se recroquevillait en chien de fusil. Était-ce un effet de mon imagination ? Je remarquai de rares passants inquiets, se hâtant en rasant les murs.

Le matin suivant, le 23 octobre, c'était un mardi, je fus surpris de ne pas aller à l'école. Je me souvins des propos de mon père tenus la veille, l'après-midi il devait manifester avec ses étudiants. Ce jour n'était donc pas comme les autres. J'ignorais ce que manifester voulait dire et je me promis de demander des explications, il a douze ans, avait-il dit, il a le droit de savoir. J'entendais bien lui rappeler sa remarque, si d'aventure, il l'oubliait !

Il se trouvait déjà dans la cuisine quand je me levai. Je n'avais pas encore tout à fait récupéré de cette nuit de désordres. Ma curiosité s'exprima tout naturellement :

« Emmène-moi avec toi à la manifestation ! »

Je prononçais ce mot pour la première fois sans en connaître sa réelle signification et je surveillais, un peu inquiet, la réaction de mes parents. Peut-être avais-je dit une énormité, pire un gros mot ?

Zoltan sourit, Kati fronça les sourcils (je les appelais par leurs prénoms quand je voulais qu'ils me trouvent grand).

« Ce sera peut-être tranquille, puisqu'il s'agit avant tout de réussir la même chose que les Polonais.

— C'est vrai, Staline est mort depuis trois ans ! »

L'après-midi, en défilant sur le boulevard, le bruit et la fureur m'effrayèrent un peu, mais la curiosité l'emporta. Les nombreuses veines de silence, respectées par la foule au début, cédaient progressivement la place aux cris et aux slogans repris en chœur. Les individus s'effaçaient au profit de la masse constituée, presque exclusivement, de bouches hurlantes. Papa haussait la voix pour se faire entendre et disait que nous étions au moins vingt mille rassemblés près de la statue de Józef Bem. Un ami de la famille, Péter Veres, que j'avais souvent vu à la maison, parla longuement à la meute. J'étais très fier parce que je le connaissais et que je ne me tenais pas très loin de lui.

En guise d'accompagnement, certains commencèrent à chanter un poème patriotique interdit, « tiens, on peut donc interdire de chanter des choses ? Serait-ce ce qu'ils appellent le communisme ? »

Ce fut d'abord un murmure, les choristes hésitaient avant d'entonner le Nemzeti dal. Tous les

Hongrois le connaissaient et mes parents me l'avaient appris dès mon plus jeune âge. Le texte disait à peu près ceci : « Nous le jurons, nous le jurons que nous ne serons plus esclaves longtemps ! »

Je chantais à mon tour le poème interdit, doucement au début avant de le hurler à pleins poumons.

Sans raison apparente, rien n'allait comme avant. Je sautais l'école, ce qui ne me déplaisait pas. J'accompagnais mes parents, étrangement moins présents sur leur lieu de travail, dans différents endroits de la ville inconnus jusqu'à aujourd'hui. J'assistais à des prestations d'orateurs souvent improvisées, dont je devinais la puissance du souffle sur la foule frémissante de plus en plus dense, prompte à s'enthousiasmer. Cette foule à l'unisson trépidait, impatiente comme un enfant découvrant une vitrine remplie de merveilles. Je n'ai pas été loin d'imaginer que mon nouvel âge avait quelque chose à voir là-dedans et qu'il était naturel que l'on marquât d'un sceau indélébile ma fraîche appartenance. Profitant du peu de surveillance dont j'étais l'objet, je grimpai sur un muret et, depuis ma position un peu surélevée, je me sentis gagné par l'incandescence qui parcourait l'assistance. Après avoir dépassé leurs appréhensions, tous s'égosillaient en chantant le Nemzeti dal. Des vagues parcouraient la foule qui s'épaississait, des drapeaux hongrois apparurent et un jeune homme téméraire, le premier, en découpa les symboles communistes, la faucille et le marteau. Puis il le brandit au-dessus de lui. Une clameur immense s'ensuivit et bientôt les drapeaux à trous pullulèrent un peu partout.

Je crois bien que nous avons ensuite traversé le Danube pour rejoindre d'autres groupes qui se rendaient vers le bâtiment du Parlement hongrois. Je n'avais jamais vu mon père dans cet état. Jusqu'alors, je l'admirais pour son savoir que j'imaginai immense et pour sa maîtrise qui m'énervait quelquefois. Il se tourna vers ma mère et cria pour se faire entendre :

« Regarde, Kati, nous sommes au moins deux cent mille.

— J'ai peur pour notre fils. Tout est encore tranquille, mais l'hystérie nous guette. Le monstre aux milliers de pattes sera bientôt incontrôlable.

— Tu as raison, rentre avec Josef, je reste encore, ma place est ici. »

Je sentais ma mère tiraillée entre son envie de participer à la fête et ses inquiétudes pour ma personne. Finalement, elle se rendit et commença à m'entraîner ; je résistai mais je dus abandonner. J'eus tout de même le temps d'apercevoir une voiture en feu et en passant devant une librairie, communiste me dit maman, je remarquai que des ouvrages avaient été entassés et incendiés. J'avais tellement été élevé dans le respect des livres que j'en fus profondément choqué. En nous éloignant du cœur des opérations, nous constatâmes que la foule s'éclaircissait. Seuls subsistaient des petits groupes, très mobiles, qui criaient des slogans. Je ne reconnaissais pas ma ville. Je jugeais impossible qu'en si peu de temps des gens amorphes, apparemment heureux de leur situation, puissent se transformer en individus braillards et indisciplinés. Je crois bien que je n'avais pas encore tout compris ! Nous regagnâmes notre logement sans encombre et ma mère alluma aussitôt la radio nationale. Un animateur s'égosillait dans une espèce d'autocritique et disait des choses inconcevables hier encore :

« Nous avons menti nuit et jour, nous avons menti à chaque instant. »

Mon père rentra fort tard ce soir-là en compagnie de Péter, Gyula, Ferenc et quelques autres. Je me trouvais déjà dans mon lit, trop tendu pour dormir. Au diable la sagesse et les convenances. Les grands ne respectaient plus rien, alors pourquoi pas moi ! Je pouvais bien me lever pour écouter aux portes ! Je devinais les gestes de ma mère pour demander à l'assistance de parler plus bas en montrant l'entrée de ma chambre. Le ton baissait un court instant puis montait de nouveau, tant l'exaltation des convives semblait grande.

« Ce n'est plus une manifestation, c'est une révolution. »

J'entendis distinctement ma mère qui oubliait qu'elle devait protéger mon sommeil.

« Raconte-moi, je n'étais plus là